

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE
CENTRE DE RECHERCHE HiCSA
(Histoire culturelle et sociale de l'art)

UNE TRAVERSÉE DANS LA FAMILLE MATTA

Journée d'étude
19 juin 2014, INHA
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, HiCSA

POUR UN *ITINÉRAIRE*
DE RAMUNTCHO MATTA

LAURENCE IMBERNON
conservatrice au Musée des Beaux-Arts de Rennes

Pour citer cet article

Laurence Imbernon, « Pour un *itinéraire* de Ramuntcho Matta », dans Morel Maxime, Nédélec Marine et Paulhan Camille (dir.), *Une traversée dans la famille Matta*, actes de la journée d'étude, Paris, 19 juin 2014.

POUR UN ITINÉRAIRE DE RAMUNTCHO MATTA

LAURENCE IMBERNON

Conservatrice au Musée des Beaux-Arts de Rennes

*Ce texte est un clin d'œil à Ramuntcho Matta.
Il est aussi un hommage à la pensée de Jean-Yves Petiteau.*

Fils de Malitte Pope, designer nord-américaine, et du peintre chilien Roberto Matta, Ramuntcho Matta est né en 1960 à Neuilly-sur-Seine. Il se définit comme un acteur pluridisciplinaire qui, après une carrière musicale débutant à la fin des années 1970, va progressivement intégrer toutes sortes de dispositifs artistiques. C'est en ce sens que le réalisateur Chris Marker¹, dont il a été proche et collaborateur, a caractérisé son travail de « multimedium ». Ramuntcho Matta privilégie souvent la pratique collaborative et a ainsi travaillé avec des musiciens et des poètes tels que Don Cherry², Brion Gysin³, ou John Cage⁴. En tant que compositeur – et quoiqu'il évite d'utiliser ce terme – Ramuntcho Matta a réalisé une quarantaine de disques et CD en solo et a participé à une multitude d'événements musicaux lorsqu'il ne les a pas initiés. Ses œuvres pluridisciplinaires ont été diffusées de façon internationale de Paris à New York, en passant par Londres, Madrid, Barcelone, Rome ou encore Tokyo. Depuis 2000, il contribue au sein du label *sometimeStudio* à faire (re-)découvrir des artistes oubliés ou peu connus. En 2008, il fonde *Lizières*, dans le sud de l'Aisne, centre pensé comme une plateforme de réflexion et d'échanges autour des notions de cultures et de ressources. L'objectif est pour Ramuntcho Matta de proposer de nouveaux espaces et des moyens financiers dédiés

1 Chris Marker (1921-2012), réalisateur, écrivain, critique et producteur. Militant, il a toujours cherché à intégrer le cinéma au service de l'éducation. Le grand public connaît ses fictions (*La Jetée*, 1962; *Sans soleil*, 1982), sa revendication d'un cinéma collectif (*Le fond de l'air est rouge*, 1978) et ses essais cinématographiques (*Le joli Mai*, 1962).

2 Don Cherry (1936-1995), jazzman afro-amérindien initiateur de la *world music*, avec lequel Ramuntcho Matta a enregistré plusieurs disques.

3 Brion Gysin (1916-1986), poète, écrivain, performer britannique-canadien qui invente le *cut-up* avec William Burroughs.

4 John Cage (1912-1992), poète, plasticien et compositeur de musique expérimentale américain, figure majeure de Fluxus.

à l'expérimentation, tant au niveau des arts plastiques que des pratiques corporelles et/ou pédagogiques.

Itinéraire de Ramuntcho Matta

L'entretien que Ramuntcho Matta nous a accordé s'est construit à partir de la méthode de l'*itinéraire*, empruntée à un ami sociologue, Jean-Yves Petiteau⁵. La méthodologie est biographique et non directive, réduite ici à une seule interview réalisée en avril 2014. L'interviewé, comme convenu, a choisi le lieu où se déroulait l'entretien. Le dialogue a été enregistré tandis qu'une troisième personne, un photographe, a ponctué à son gré de clichés certains moments de l'interview⁶. Dans la méthode de Jean-Yves Petiteau, la restitution papier de l'*itinéraire* est proche d'un roman-photo, où la parole de l'interviewé est chronologiquement mise en articulation avec la photographie. Une cartographie, qui restitue le parcours et la durée de l'*itinéraire*, permet d'associer récit et territoire, qu'il soit géographique ou chronologique. Lisible par tous, cette méthode demande, pour l'intervieweur, d'accepter la rhétorique de l'autre. Pour des raisons matérielles, notre *itinéraire* s'est transformé en un vidéogramme de 29 minutes, un format proche de celui des journalistes de télévision (28 minutes). Cette vidéo a été présentée lors de la journée d'étude *Une traversée dans la famille Matta* du 19 juin 2014. Puis, à partir de celle-ci, a été extrait ce texte, qui constitue la base d'un *itinéraire*, avec l'accord de Jean-Yves Petiteau.

S'agissant de décrire les formes que Ramuntcho Matta donne à son expression artistique, il a été convenu de s'ouvrir à la pratique musicale mais aussi plastique et picturale, dans laquelle il intervient à travers divers supports : dessin, vidéo (ou cinéma), sculpture et performance sonore. On va le voir, la pensée du déplacement, dans l'espace et la géographie, reste omniprésente dans son mode d'action.

5 Jean-Yves Petiteau (1942-2015), sociologue et anthropologue, chercheur au CNRS, enseignant à l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble et de Nantes. Sur la méthode de l'*itinéraire* cf. [en ligne] <http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Yves_Petiteau> (consulté le 25/04/2015).

6 Gabriel Tamalet assurait, en plus des photographies, l'enregistrement sur une caméra vidéo numérique. Nous étions également accompagnés de Marine Nédélec, doctorante en histoire de l'art et co-organisatrice de la journée d'étude.

L'entretien

À Ramuntcho Matta – que je rencontrais pour la première fois mais dont je connaissais une partie de l'œuvre musicale – j'ai proposé que l'enjeu de l'entretien soit centré sur une notion phare, celle de la transmission. Cette thématique offre un double avantage. Elle permet de découvrir son passé, ce qu'il a pu s'approprier, volontairement ou non, des échanges avec ses parents. D'autre part, elle distingue ce que celui-ci, à son tour, nous apporte par sa création.

Durant l'entretien – qui a duré un peu plus de deux heures – Ramuntcho Matta se met en devoir de distinguer, d'une part ce qu'il ressent comme étant de l'ordre de la transmission (qu'il va lui-même offrir ou déléguer à d'autres) et d'autre part ce qui pourrait relever d'un héritage artistique familial dont il a conscience mais qu'il ne cherche pas à s'approprier.

L'entretien est remarquable par la construction rigoureuse qu'il lui a donnée, par la fluidité de l'échange et la grande variété des sujets abordés. Au cours de celui-ci, il a régulièrement rappelé sa présence dans sa relation aux autres et inversement, la position de l'autre dans l'entretien. Il a revisité la place de ses proches, des membres de sa famille en particulier, et leur avis sur sa manière de devenir adulte.

Quatre thèmes majeurs sont apparus au fur et à mesure de l'entretien. Tout commence par une étrange généalogie, instaurée avec autorité par Ramuntcho Matta et servant de passerelle à l'évocation de ses expériences et de son apprentissage, qu'il a partagés avec un grand nombre de ses aînés et amis. Le domaine musical et artistique est ensuite esquissé. Puis un événement pénible, celui de la maladie, traverse sa vie, point de départ qui le destine à une nouvelle expérience artistique. Enfin, l'enseignement est également un domaine qu'il va à la fois découvrir et pratiquer, pour nous en transmettre sa lecture.

D'emblée, Ramuntcho Matta invoque ce que les parents « vont mettre comme dispositifs autour de l'enfant ». « Les problèmes ne sont pas importants », dit-il, « ce qui compte, c'est ce que l'on en fait ». Il ajoute cependant : « mais on ne s'en sort pas... », rappelant ainsi la nécessité de se débarrasser de l'influence parentale sur notre parcours.

Ramuntcho Matta se situe

L'entretien se poursuit et nous nous déplaçons dans son appartement. Ramuntcho Matta nous amène vers un espace marqué par l'intime, sa chambre. Pour y accéder, nous traversons l'une des bibliothèques, où sont rangés de nombreux ouvrages. Il cite ceux hérités de son père, de Benjamin Péret ou d'Henri

Michaux, mais aussi des livres de la Beat Generation qui ont marqué sa propre adolescence. Toutefois, il omet de rappeler la longue amitié qu'il a entretenue avec Brion Gysin, dont il reste le dépositaire d'archives sonores.

Dans la chambre, sont rassemblées et comme exposées des œuvres qui inscrivent l'enfance et l'adolescence de Ramuntcho Matta dans le contexte artistique surréaliste parisien du début des années 1960, qu'ont traversé activement ses parents. Il se rappelle, dans sa petite enfance, la présence dominante de Marcel Duchamp, invité régulier de la famille Matta.

On peut être impressionné de voir réunies plusieurs œuvres de Max Ernst, puis un masque hopi et un masque esquimau représentant le Soleil et la Lune, symboles de la joie et de la tristesse, tous deux offerts par Roberto Matta à son fils. On y trouve aussi une œuvre de Victor Brauner, réalisée avant sa naissance et portant l'inscription : « Que votre moi soit le bienvenu dans le monde. Premier portrait et portrait de pré-naissance de l'être sans nom, visionné par son futur ami Victor Brauner ». Fétiches ? Cadeaux merveilleux ? Cadeaux empoisonnés, qui sans doute déterminent celui qui n'est qu'un jeune enfant et que l'on détecte autiste ?

Toujours dans la même chambre, prennent place d'autres minuscules objets, amulettes et petits robots japonais, qui semblent protéger le locataire. La force des objets paraît donc puissante. En parallèle à cette idée, Ramuntcho Matta insiste sur la dimension anthropologique qui caractérise les formes artistiques et cette donnée traverse ponctuellement l'entretien.

Une nouvelle généalogie

Ramuntcho Matta rappelle combien Roberto Matta, qui « a l'âge d'être son grand-père », a établi une relation particulière avec lui. Il reconnaît combien son père lui a accordé un grand temps de partage. Il l'a surnommé toutefois « le Raymond Roussel d'aujourd'hui », phrase assez lourde de sens de ce qui est attendu de cet enfant. Dès lors, dans l'entretien qu'il nous accorde, Ramuntcho Matta instaure une généalogie qui se caractérise par un refus de la hiérarchie. Il impose que l'on puisse « élire » ses parents. L'imbrication entre rapport filial et volonté d'autonomie se fait ainsi sentir avec ténacité. En quelques minutes, il a rendu compte de sa construction d'adulte en affichant ses repères, qui lui font annexer une définition des rapports filiaux et fraternels bien particulière.

Roberto Matta, père biologique, décède en 2002. Très tôt, Ramuntcho Matta a cependant choisi des « pères improvisés » qui ont notamment été l'anthropologue Georges Condominas⁷ et un ami de Malitte Pope, musicien

⁷ Georges Condominas (1921-2011), ethnologue spécialisé dans l'étude des peuples de l'Asie du Sud-Est.

argentin qui lui fait découvrir, enfant, la guitare. À ces pères de substitution, il associe des « pères de rencontre », auprès desquels une relation infaillible s'établit, qu'elle soit brève ou développée dans le temps.

Une nouvelle distinction vient définir ces *pères*, proches et amis : aux vivants sont opposés les disparus dont Ramuntcho Matta précise qu'ils sont parfois « plus bavards que les vivants ». Fantômes ou anges gardiens, ces personnages continuent, par leurs implications, leurs écrits, les échanges passés, de nourrir les propositions dans le quotidien de Ramuntcho Matta. Il évoque ainsi pudiquement Felix Guattari et le jazzman Don Cherry. Ces figures tutélaires et amies traversent les décennies de Ramuntcho Matta, dans une sorte d'occurrence fluide qui lui est chère. Cette dernière est la trame de son récent ouvrage, *L'Usage du temps*⁸.

D'autres « pères de rencontre » surgissent dans sa vie, à l'instar de l'anthropologue Michel Izard⁹ (à qui est dédié *L'Usage du temps*), proche de Michel Leiris, de Claude Lévi-Strauss et de Georges Condominas. Ce dernier résidait, curieusement, de l'autre côté de la cour de son appartement. Comme par jeu, Ramuntcho Matta rapproche ces événements sans causalité, qui tout à coup prennent sens dans sa vie, de la notion de *synchronicité*, établie par Carl Jung.

À ces pères de substitution, il ajoute une autre dimension généalogique qui est celle de la relation fraternelle, en particulier celle qu'il a entretenue avec les jumeaux Gordon Matta-Clark¹⁰ et Batan Matta¹¹. Avec détachement, parlant de Batan, il estime « avoir eu cette grande chance d'avoir un frère mort ». Ramuntcho Matta indique qu'il n'est alors âgé que de seize ans tandis que Batan en a dix-sept de plus. Il porte d'une manière étonnante le deuil, tel un trésor : mort, Batan ne pourra jamais le décevoir. Puis, suite au décès de Gordon Matta-Clark en 1978, l'artiste américain Richard Nonas¹² lui propose de « remplacer » ce frère disparu, et l'invite à s'installer à New York.

L'expérience new-yorkaise

Cette nouvelle généalogie inventée par Ramuntcho Matta se révèle être une manière de devenir adulte, et se manifeste par son départ pour New York. Déjà

⁸ Ramuntcho Matta, *L'Usage du temps*, Paris, Manuella Éditions, 2014.

⁹ Michel Izard (1931-2012), ethnologue, membre du Laboratoire d'anthropologie sociale.

¹⁰ Gordon Matta-Clark (1943-1978), artiste connu pour ses coupes qui traversent et déconstruisent des architectures, sous une forme photographique.

¹¹ John Sebastian Matta, dit Batan (1943-1976), artiste dont les dessins aux formes organiques se trouvent à la lisière entre pop art, graffiti et bande dessinée.

¹² Richard Nonas (1936-), sculpteur new-yorkais dont les œuvres sont faites de matériaux bruts, qui a fait partie du groupe *Anarchitects* avec Richard Serra et Gordon Matta-Clark.

à dix-sept ans, lors d'un premier séjour à Rome, il s'était découvert financièrement autonome, gagnant en quelques jours de quoi subvenir à ses besoins durant un mois grâce à des concerts de guitare.

À partir des nombreuses rencontres, étonnantes et productives qu'il va faire à cette époque, particulièrement dans le domaine musical, Ramuntcho Matta va façonner ce qu'il nomme son « travail », un art pluridisciplinaire. Le mode de vie parallèle de New York lui fait prendre conscience qu'il peut refuser le « chantage à la productivité au service de l'argent ». C'est le moment pour lui de faire la connaissance d'un grand nombre de musiciens reconnus, avec lesquels le dialogue artistique, autant que l'amitié, vont aiguïser sa pratique. Son éducation musicale d'adolescent à la *Schola cantorum* est renouvelée par les conseils de ceux qu'il rencontre. La musique, et particulièrement l'improvisation, est une « jubilation », à distinguer du travail mécanique et classique. Jouer signifie s'adapter aux différentes gammes – la musique du monde que Ramuntcho Matta continue d'expérimenter. La pratique musicale lui fait découvrir de nouvelles perceptions, qu'il assimile à une nouvelle palette. Elle lui permet d'enrichir son auditoire et de renouveler les échanges qu'il a déjà établis avec d'autres musiciens ou artistes.

Si Laurie Anderson¹³ lui suggère d'adopter dans ses compositions musicales des principes formels inspirés de l'architecture, Don Cherry lui propose de travailler les « notes-corps ». Pour ce dernier, le musicien doit *être traversé par la musique* et en devenir le réceptacle. Lou Reed¹⁴, qu'il rencontre en 2009, lui inculque le sentiment de « devoir aller toujours plus loin ». Sa sensibilité lui permet d'aborder « des sujets graves avec profondeur et légèreté », en affinité avec sa propre perception. De même, l'amitié entre Ramuntcho Matta et le jazzman Ornette Coleman¹⁵ restera sans défaut, dans une proximité certaine concernant leur construction musicale. D'un autre côté, John Cage lui a conseillé d'écrire des chansons, ce qu'il fait à son retour en France. Il co-écrit ainsi le « tube » *Toi mon toit* en 1986 qui lui permet d'être définitivement autonome financièrement vis-à-vis de son père.

13 Laurie Anderson (1947-), plasticienne et musicienne expérimentale américaine, qui a travaillé avec de nombreux poètes et artistes, comme John Giorno, Philip Glass, Hector Zazou...

14 Lou Reed (1942-2013), musicien américain, fondateur du Velvet Underground.

15 Ornette Coleman (1930-2015), musicien américain précurseur du *free jazz*, ayant développé le concept d'harmolodie, dans lequel les musiciens jouent simultanément la même mélodie à différentes hauteurs et différentes tonalités.

Une expérience de musicien et d'artiste

Ramuntcho Matta définit le geste de l'artiste plasticien et du musicien comme celui qui utilise de manière égale les gammes, qu'elles soient sonores ou provenant de la « technologie de l'œil ». Il s'agit toujours pour lui d'une collaboration avec d'autres personnes, qu'il appelle, dans une séduction légère, une « connaissance par l'amour, un rapport à deux ». Jouer, être artiste, c'est chaque fois se mesurer à l'autre. Il cite la beauté des échanges entre les artistes dada et surréalistes, pour lesquels la question a toujours été de se situer au niveau le plus haut de leur interlocuteur, celui de l'amitié. Cette forme d'échange est fondamentale, quel que soit le support à partir duquel on travaille. Ramuntcho Matta évoque brièvement le label musical *sometimeStudio* qu'il a créé en 2000, mais aussi le projet intitulé *Lizières*, qu'il a fondé en 2008. Les deux structures, par l'ouverture d'esprit qui anime ses partenaires, sont destinées à « faire sortir l'avant-garde de son isolement ».

Durant l'entretien, jamais Ramuntcho Matta ne se situe comme *étant artiste*. S'il définit sa pratique, c'est toujours par contournement, de la même manière qu'il renvoie très souvent une question vers une autre, dans une forme de réflexivité : évoquant, par exemple, l'enseignement des enfants, il vous demande précisément si vous avez des enfants. Il ne parle pas de son travail ou de la vanité du travail. On peut imaginer Ramuntcho Matta comme étant perpétuellement en démarche, échappant avec persévérance à une définition de star.

Depuis toujours, il s'agit pour Ramuntcho Matta de « s'approprier des problématiques et de trouver des solutions », sans imposer une chronologie dans la *transmission*. Il convient de rappeler que son livre, *L'Usage du temps*, en est une expérimentation pratique. Le dialogue qui le compose est la retranscription d'une suite de courriels qu'il a échangés durant trois mois avec le graphiste Philippe Ducat, tel un journal de bord. S'y trament bribes du quotidien et souvenirs, sur le ton d'un humour discret et amical. L'angoisse existentielle que Ramuntcho Matta laisse apparaître semble régulièrement s'apaiser, grâce à la pratique quasi quotidienne que tous deux expérimentent et décrivent, dans leur mode de travail et de création respectifs.

Documenter et transmettre

À son retour à Paris, Ramuntcho Matta poursuit les échanges entretenus plus tôt. Maurice Benhamou, le directeur de l'une des nombreuses institutions que ses parents lui font fréquenter enfant, lui avait fait rencontrer le poète Brion Gysin, entamant un dialogue qui ne s'arrêtera qu'à la mort de ce dernier en 1986. Ramuntcho Matta, durant notre entretien, a passé sous silence son rôle

de documentariste alors qu'il conserve un grand nombre de bandes magnétiques offertes par Brion Gysin, encore inédites. C'est par ce même statut de passeur/transmetteur qu'il a produit *Intimatta*¹⁶, film réalisé à partir des nombreux enregistrements faits avec son père. Ramuntcho Matta invente, crée sans jamais oublier de transmettre ce que d'autres ont produit auparavant, dans un dialogue rare et complexe, que l'on peut qualifier de « dons échangés », pour citer Marcel Mauss¹⁷. La dynamique d'une anthropologie sociale est en marche et à l'œuvre dans le quotidien de Ramuntcho Matta, ce que pointait déjà la lecture des cadeaux offerts par les surréalistes et dadaïstes.

La connaissance physiologique

À de nombreuses reprises, Ramuntcho Matta cite la « connaissance par le livre » qui lui est si chère. Le détour par ses bibliothèques en est une expression. Vers le milieu de notre entretien, il aborde la notion de « connaissance physiologique », qu'il a pu douloureusement expérimenter en 2000, alors qu'il est atteint d'une inflammation de la moelle épinière, dite syndrome de Guillain-Barré. Il évoque sa guérison par la médecine chinoise, la méditation et le tai chi. Déjà, dans son enfance, la pratique du yoga puis des arts martiaux lui avait été conseillée, après qu'il eut été diagnostiqué autiste.

Ce nouvel apprentissage va lui permettre d'effectuer ce qu'il nomme, empruntant un terme du vocabulaire informatique, un *reset*, qui s'apparente à une renaissance. Ramuntcho Matta choisit sans doute ce mot et l'image qui en découle (celle du temple comme métaphore du corps dans toute religion) pour en faire le lieu d'un passage. C'est un renouvellement de sa conscience d'être, aussi intense que l'emprise de la maladie s'est fait sentir. N'ayant recouru à l'usage de la marche que très lentement, après un processus de paralysie progressive, il perçoit la maladie comme étant notre dernière expérience. Elle nous oblige à affronter la perspective de la mort comme un dernier acte révolutionnaire.

Le dessin

Pour Ramuntcho Matta, se retrouver est passé par le retour au dessin. Le support du papier lui est apparu comme étant son premier acte conscient alors qu'il expérimente l'écriture ambidextre, ou vaguement gauchère. Il s'agit

¹⁶ Ramuntcho Matta, *Intimatta*, film, HD, 119 mn, coproduction franco-chilienne, *sometime-Studio*, 2011.

¹⁷ Marcel Mauss, *Essai sur le don*, Paris, PUF, 1924, 2004, p. 135-137.

d'une nouvelle expérience artistique, grâce à laquelle il fait la découverte, en 2000, de la galeriste Anne Barrault qui expose non loin de son domicile.

Ramuntcho Matta pratique le dessin depuis son enfance. Il dit, au tout début de l'entretien, que dessiner reste le meilleur moyen d'expression. Au dessin, il associe ce qu'il nomme des mots *confectionnés*. Dans sa création pluridisciplinaire, ce sont des éléments graphiques dont le sens est immédiatement perturbé, à travers une sémantique qui lui est toute personnelle. Les mots *confectionnés* produisent des raccourcis entre son/sens/dessin très proches de la fulgurance de l'écriture automatique.

Pour Ramuntcho Matta, dessiner reste la meilleure manière de s'approprier le réel, par une sorte de bricolage. La pratique du dessin (et de son exposition), laissée de côté entre 1977 et 1990, retrouve une place par la suite dans sa panoplie créative, associée à la musique, qu'il continue de produire par des concerts et des enregistrements.

L'expérience de l'exposition

La rencontre avec Anne Barrault marque la naissance d'une nouvelle phase dans son expression artistique. Le dialogue avec la galeriste va résonner pleinement puisque dès leur rencontre, elle lui propose d'exposer. Anne Barrault reconnaît chez Ramuntcho Matta une pratique libre, tandis que lui-même trouve chez cette jeune galeriste une liberté d'action qu'elle décrit comme un acte politique, par le choix des artistes dont elle veut diffuser le travail. La galerie est un lieu de liberté, répète-t-elle, pas seulement un lieu de commerce.

De son côté, Ramuntcho Matta ne se « sent pas artiste », à la perspective du passage à un autre acte qu'est celui de l'exposition. Dans l'entretien, il évoque une sorte de mythologie de l'artiste qui, par sa virtuosité, aurait la capacité quasi mystérieuse de créer un corpus d'œuvres, ce dont lui-même ne se croit pas capable. Il cite *a contrario* Vermeer. Il dit : « j'aurais adoré être un peintre », « je n'ai pas la grâce », « avoir un don, c'est se laisser guider par sa main ». Ramuntcho Matta estime ne pas avoir ce don, se voyant plutôt comme étant « excellent, dans ce bon à rien ». Dans sa pratique de plasticien, il est cependant très à son aise pour interagir, avec une grande vivacité, dans ce qui peut devenir une installation, un tableau, une association de sons, de photographies, de vidéos, qui peuvent traiter du même sujet.

D'une certaine manière, Ramuntcho Matta devient cet artiste parce que quelqu'un – la galeriste ou l'intervieweur – lui propose un dialogue et qu'il accepte de se livrer en vue d'un partage. Cette attitude est celle qu'il a dans sa pratique artistique : elle n'est presque rien d'autre que le passage à cette pratique, en collaboration avec d'autres, qu'il s'agisse d'un musicien ou d'un auditeur actif par sa présence. Ramuntcho Matta écoute autant qu'il donne,

toujours en établissant une interaction dont l'autre doit avoir conscience. C'est un déplacement, et il n'est jamais achevé. Dans l'entretien, Ramuntcho Matta se définit comme celui qui met en ordre, qui établit une transposition d'un espace vers un autre. L'art n'est pas un travail, c'est une errance plutôt qu'une déambulation : lui-même dit qu'il « pense en termes de déplacements ».

Aussi, plutôt que de *faire l'artiste*, il retourne la situation et convoque la notion de jeu. Le choix du médium, dans sa pratique, demeure secondaire. Il préfère changer régulièrement de support, précisant que dessiner est une piste mais pas la seule, chacune imposant ses contraintes.

Son exposition, *Les aventures de faire avec*¹⁸, reprenant une expression empruntée à Michel de Certeau, est pour Ramuntcho Matta une manière de puiser délibérément dans le conscient et l'inconscient, sans craindre d'être le fils de... Elle a pris la forme de petits sketches graphiques et plastiques dans lesquels les références avouées à l'autobiographie de l'artiste se transforment en aphorismes teintés d'humour. Ramuntcho Matta définit ce qui pourrait être une pratique d'artiste : il (ou elle) est la personne qui offre à son interlocuteur-auditeur-spectateur un temps singulier.

Transmettre, entre échange et création

Dans un moment musical, dans cette communion courte et intense entre l'interprète et l'auditeur, le même dialogue se poursuit. Ramuntcho Matta laisse entendre la force de ces moments, notamment dans les improvisations qu'il pratique avec différents musiciens dont il connaît depuis longtemps le savoir-faire et dont il sait magnifier les qualités. Sa fascination pour la musique est donc ancienne. Elle n'est pas seulement le lieu où l'on « fait des gammes ». Comme il s'essaye aux différentes formes de musiques du monde, Ramuntcho Matta joue sur les mots : la musique est aussi le domaine où l'on peut rester fidèle tout en étant « poly-gamme ». La musique, son interprétation, est l'espace intellectuel où très tôt il s'est senti le droit de faire quelque chose. C'est le lieu d'un abandon créatif, la mémoire involontaire décrite par Marcel Proust, associé à la « jubilation » – terme qu'il réutilise – et au partage. Jouer, travailler avec plusieurs personnes est le fait même du musicien, rappelle-t-il, et la pratique de la musique est fondamentalement autre chose que de « composer », mot aux connotations mécaniques ou mathématiques. Il évoque l'enseignement musical transmis par son demi-frère Gordon autour d'une « généalogie du goût », sorte d'arborescence des semblables, faite de quelques rythmes et accords, à partir desquels chacun peut envisager sa propre ligne créatrice. Ramuntcho Matta aborde alors la curieuse expérience qu'il a pu faire, celle

18 *Les aventures de faire avec*, exposition à la galerie Anne Barrault, Paris, 2004.

d'enseigner – qui est aussi, par excellence, une forme de transmission. Il va mettre en œuvre sa propre méthode d'enseignement de l'art, s'appuyant sur cette généalogie du goût.

L'enseignement/l'apprentissage

Dans une phrase de l'entretien, Ramuntcho Matta rappelle que certaines choses sont « sans explications, comme l'instinct ou le hasard ». Il souligne cet aphorisme d'Asger Jorn qu'il revendique pour les domaines de la peinture et de la musique, qui seraient profondément essentiels et nécessaires pour un être humain. Comme l'instinct, ces capacités proviendraient des tréfonds de l'espèce humaine, aussi fortes qu'un désir ou qu'une nécessité de survivre. Et c'est, cependant, cette chose indéfinissable que Ramuntcho Matta s'est senti en devoir de transmettre.

Lorsque l'École supérieure d'art et de design d'Amiens, sous la direction d'Alain Snyers lui propose cet enseignement, Ramuntcho Matta, tout d'abord rebuté par ce qui pouvait s'assortir de quelconques protocoles, a finalement proposé ce qu'il a nommé une « méthodologie du doute », fil d'Ariane déjà tissé par les dadaïstes et les surréalistes. Le préalable est que tout reste à expérimenter, qu'il n'y a de solution miracle ni à la pratique artistique ni à son enseignement.

Dans cet engagement pédagogique – qui s'est fait, au départ, autant par bravade que par curiosité – Ramuntcho Matta a ressenti combien la responsabilité lui incombait, surtout lorsqu'elle est à son plus haut degré, celui d'instaurer un échange avec des étudiants. Il a alors développé un dialogue avec ceux-ci, sur le son, sur le rythme et sur ce qui déterminait le choix des instruments. Il leur demande de décrire et de travailler leurs choix musicaux, définis comme une « géométrie émotionnelle » de chacun. En rendant créative la phase d'apprentissage, Ramuntcho Matta rappelle qu'elle devient, dans le meilleur des cas, une connaissance, un savoir à partager. Dans la composition musicale, le rythme que l'on retient est toujours un choix et le doute fait partie de cette élaboration. L'apprentissage et la mémorisation se font aussi sous la forme d'un choix. Choisir, faire quelque chose, dit Ramuntcho Matta, c'est « ce qui m'approprie », ce qui rend chacun de nous unique. Rétrospectivement, on pourrait caractériser cette méthode comme une association du sens (ce que l'on ressent, ce que l'on aime, ce vers quoi l'on se sent le plus proche) et du faire (apprendre, expérimenter, poursuivre à travers la pratique technique). Plus encore, le récit, la parole ou l'écrit sont différents du « faire » de l'œuvre. Ramuntcho Matta s'est par ailleurs étonné de l'efficacité de sa forme d'enseignement. Durant plusieurs années, les échanges ludiques qu'elle suscitait se sont ainsi répétés.

Fonder, dans l’instant, les sources du dialogue

Il m’a semblé que notre entretien, où parole et faire ont été mis en tension, était du même matériau, ce que je n’ai pas compris immédiatement. Par timidité et par inquiétude de l’intimité tranquille qu’offrait ce dialogue avec Ramuntcho Matta, on me voit peu loquace dans la vidéo. À un moment donné de nos échanges, Ramuntcho Matta me situe, par exemple, comme étant une « prof ». Après un brin d’hésitation, j’ai accepté le terme qui est finalement une belle synthèse de mon métier de conservateur du patrimoine. Ramuntcho Matta précise que le présent texte devient « ce moment de grâce entre connaissance et oreille », une autre belle dynamique qui laisse entendre que rien n’est jamais achevé dans la parole pas plus que dans la pratique.

Dans les derniers mots de notre entretien, qui tournaient autour de l’idée du Cabinet de curiosités – le lieu, pour Ramuntcho Matta, où « peuvent se construire les liens entre des choses improbables » – il a évoqué en parallèle la métaphore de la *Roue* dessinée par le philosophe médiéval Raymond Lulle¹⁹. Il s’agit d’une sorte de boussole constitutive, un arrangement qui tout à coup fait sens, comme ce que peut produire l’improvisation musicale, dans l’instant.

Finalement

Au mois de juin 2014, lors de la journée d’étude *Une traversée dans la famille Matta*, Ramuntcho Matta, qui auparavant avait donné son accord sur le contenu du film, a estimé après sa projection qu’il y avait quelque chose d’obsène dans cette réunion publique. Très angoissée à l’idée d’avoir pu agresser l’artiste et sa famille, lorsqu’est venu pour moi le moment de répondre aux questions de l’un des organisateurs, j’ai préféré le reporter à plus tard dans l’après-midi, lors de la rencontre prévue avec Malitte et Ramuntcho Matta. C’était une erreur tactique : il n’y eut finalement pas de discussion sur la portée – quelle qu’elle ait pu être – de la vidéo.

Très sensible au repli de Ramuntcho Matta, j’ai par la suite raréfié puis abandonné les échanges de mails avec celui-ci. Il me fallut plusieurs mois avant de revenir sur l’entretien, pour retrouver avec plaisir la définition de l’artiste que Ramuntcho Matta nous donne. Lui-même, on l’a répété, ne se situe pas comme artiste et s’il parle de ses pratiques artistiques, c’est plutôt par contournement, dans la pratique communautaire, dans le « faire ensemble ». Et c’est aussi par ce biais que se distinguerait la place de l’artiste qui offre

¹⁹ Raymond Lulle (1232-1315), poète et théologien majorquin, l’un des inventeurs du catalan littéraire, auteur du *Livre de l’ami et de l’aimé*, 1283.

un contre-pouvoir. Il/elle est quelqu'un de dérangeant et d'authentique. Sa pratique se situe dans une temporalité, dans un intervalle dont il/elle définit les contours. Quelque chose se construit avec l'artiste dans l'altérité et reste inachevé. La participation de chacun à l'œuvre, individuelle ou collégiale, fait qu'il n'y a jamais de point final à l'art.